

LES 100 CONCEPTS DE LA GÉOPOLITIQUE



Flore Gallois

ellipses

Géopolitique

Le politologue Philippe Moreau-Defrages évoque en ces termes les évolutions importantes qu'a connues le concept de géopolitique depuis sa naissance : « *Dans la géopolitique classique, l'enjeu central est l'appropriation des territoires et l'État souverain est le seul acteur [...]* ». Aujourd'hui, « *il ne s'agit plus seulement de s'interroger sur la répartition des emprises territoriales mais aussi d'appréhender les flux de toutes sortes, les configurations de forces qui en résultent. [...] Ainsi s'esquisse une macro-géopolitique s'intéressant moins au partage des espaces qu'à leur mode d'utilisation, à leur gestion.* » (*Dictionnaire de géopolitique*, 2002)

Bien avant l'apparition de la discipline au XIX^e siècle, la géopolitique est pratiquée dans les faits. Guerriers, empereurs et conquérants utilisent les ressources naturelles et humaines du territoire convoité pour s'en emparer. Des rivalités de pouvoirs s'expriment dans toutes les sociétés et des stratégies géopolitiques sont déployées pour développer et conserver la puissance*, de la politique du *shah* de l'Empire* perse transformant les souverains des pays conquis en vassaux tributaires au V^e-IV^e siècle av. J.-C. à la politique d'États-tampons des Ptolémée en Égypte avec la Chypre, la Cyrénaïque ou la Palestine du III^e au I^{er} siècle av. J.-C.

De grands stratèges réfléchissent aux conditions nécessaires au maintien de la puissance et aux rapports de force de Nicholas Machiavel, pour qui la politique c'est déjà la guerre, à Carl von Clausewitz. Ils livrent déjà les outils de base pour comprendre les défaites et victoires passées et mettre en place des stratégies futures. Le lien entre pouvoir et territoire est affirmé avec Napoléon Ier affirmant que « tout État fait la politique de sa géographie ». Cette citation se comprend comme la représentation que l'État se fait à un moment donné de sa géographie, mais aussi comme les moyens concrets (humains et économiques) dont il dispose pour l'appréhender (cité par Alexandre Defay, *La Géopolitique*, 2005).

À la fin du XIX^e siècle, des géographes allemands lancent le mot « géopolitique ». Cette discipline est d'abord comprise comme une simple contraction de la « géographie politique » qui étudie les relations entre l'espace* et le pouvoir et la manière dont les pouvoirs modèlent cet espace. Pour Yves Lacoste, la géographie politique est l'étape essentielle qui permet la formulation de la géopolitique. La notion évolue et désigne un savoir scientifique construit à part entière avec Friedrich Ratzel (1844-1904) dans son ouvrage fondateur : *Politische Geographie* (1897). Plusieurs facteurs réunis permettent l'émergence de cette discipline : des composantes scientifiques (scientisme et

darwinisme), technologiques (inventions, nouveaux enjeux) et politiques (sentiment national, impérialisme*, colonialisme). Ses fondateurs ont en commun une formation en sciences naturelles les orientant vers un darwinisme social et une pensée de l'État* organiciste. Ils s'engagent également dans la construction d'une science nationaliste visant à légitimer un projet colonialiste ou impérialiste d'appropriation du monde.

Selon les périodes et les pays, la géopolitique connaît des évolutions théoriques différentes. Différentes écoles géopolitiques ont vu le jour depuis le XIX^e siècle avec des problématiques et angles de vue qui leur sont propres pour appréhender les rapports entre sociétés, espaces et pouvoirs.

L'école anglo-saxonne de *Geopolitics** développe d'abord des approches historiques et juridiques. Elle théorise en premier une science de la puissance* reposant sur la dialectique puissance maritime/puissance terrestre. Avec les concepts de *Sea Power**, de *Heartland** et de *containment* (Voir Endiguement*), le géographe britannique Halford Mackinder (1861-1947) est considéré comme son fondateur. Son œuvre représente la référence géopolitique incontournable bien qu'il ne cherche pas à définir une discipline nouvelle. Son objectif était de rendre visible les tensions entre États sur la scène internationale. Pour Mackinder, les États sont entrés dans le système fermé de « l'âge post-colombien ». Tous les espaces étant appropriés, les tensions se multiplient comme les dangers menaçant l'Empire* britannique.

En réaction à ces théories anglo-saxonnes, l'école allemande est créée. Elle systématisé l'emploi du terme *Geopolitik** formulé pour la première fois par le Suédois germanophile, Rudolf Kjellen (1864-1922). Ce professeur de sciences politiques forge le terme en 1905 dans *Stormakterna* (*Les grandes puissances*). Il définit la géopolitique comme « la science de l'État comme organisme géographique, tel qu'il se manifeste dans l'espace ». Cette « science politique [...] veut contribuer à la compréhension de la nature de l'État ». Elle sert à éclairer les choix de politique étrangère des hommes politiques et les stratégies des militaires. L'acteur principal en géopolitique est l'État envisagé comme un « organisme » vivant. Le géopoliticien analyse les manifestations dans l'espace de l'État (sa situation, son organisation, sa taille...). Cette géopolitique « classique » analyse les politiques (étrangères principalement) en relation avec la géographie d'un État. Elle se développe ensuite dans l'entre-deux-guerres en Allemagne avec Karl Haushofer (1869-1946), professeur de géographie à l'université de Munich, fondateur de la revue *Zeitschrift für Geopolitik* (1924). Il développe notamment la théorie du *Lebensraum* comme espace* vital qui aurait inspiré Hitler dans *Mein Kampf*.

Cette définition classique a rapidement suscité des critiques, notamment de la part de l'école française*. Pour le géographe Albert Demangeon (1872-1940), « la géopolitique n'est pas autre chose que la géographie politique appliquée,

nécessaire à la formation des hommes d'État et des diplomates ». Elle vise « les intérêts, non pas généraux et humains, mais proprement allemands [...] » (« Géographie politique », dans *Annales de Géographie*, 1932). Dans le même temps, en France et en Amérique, se développe un courant déterministe, les relations internationales sont appréhendées sous la forme d'une géographie des ressources naturelles aux États-Unis et d'une géographie économique et humaine en France avec Albert Demangeon.

Après 1945, la géopolitique, compromise, est refoulée. Le mot même est proscrit après 1945 en URSS : Staline interdit l'usage du terme. La géographie des années 1950 et 1960 évolue donc dans un sens contraire voulant confirmer sa scientificité et son « indiscutabilité » (comme le rappelle Philippe Subra dans *Hérodote*, 2008). Elle s'inspire du structuralisme pour chercher des lois de l'espace permettant de généraliser des champs de force, des interactions spatiales comme la gravitation, la polarisation, la diffusion. Durant la Guerre froide, la géostratégie* est préférée. La critique de la géopolitique allemande et l'implication des États-Unis dans la guerre ouvrent la voie aux recherches géostratégiques. Pour satisfaire les besoins et la sécurité des États, les moyens militaires essentiellement sont envisagés et appliqués. Dans la Guerre froide, le triomphe de la dissuasion nucléaire* dominant dans les discours semble reléguer au second plan les considérations traditionnelles de la géostratégie (superficie, distance). Les facteurs de la puissance sont remis en cause par le « pouvoir égalisateur de l'atome » (expression du général français Poirier). Le fait géographique se réduit de plus en plus dans l'élaboration des doctrines militaires à l'âge des missiles et du nucléaire. Les considérations balistiques l'emportent sur le déterminisme géographique. Le pouvoir des États, leurs relations, ne sont plus déterminés uniquement par le milieu naturel. Ainsi, à cette géopolitique classique matérialiste succède une réflexion inspirée du réalisme, pragmatique, au temps de la Guerre froide.

Cependant, après 1945, même si les relations internationales sont renouvelées complètement, la « menace globale » représentée par la puissance continentale* russe justifie la répétition périodique aux États-Unis des concepts de Mackinder qui reste considéré comme la figure principale de la géopolitique. Avec Nicholas Spykman (1893-1943), autre spécialiste américain d'origine hollandaise, la problématique de Mackinder est reconsidérée. Spykman développe une peur contraire : celle de l'unification des terres périphériques du *Heartland*, le *Rimland**, avec une Europe dominée et ralliée aux puissances littorales de l'Eurasie. En 1997 encore, le professeur de relations internationales Zbigniew Brzezinski (1928-2017) actualise les schémas de Mackinder et Spykman et appelle au renforcement de la présence américaine au Proche-Orient, en Asie centrale, dans les Balkans et en Europe de l'Est.

Dans les années 1970-1980, les politiques, comme les citoyens, aspirent à mieux comprendre les conflits contemporains et leurs enjeux. La « nouvelle géopolitique » marque le renouveau de la géopolitique. En 1976, Yves Lacoste lance la revue *Hérodote* dont le but est de réhabiliter la géopolitique. Utilisant la cartographie, il met en avant des concepts nouveaux comme les « représentations » de l'espace. Dans *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* (1976), Yves démontre les liens unissant géopolitique et exercice du pouvoir. Avec des conflits complexes comme la guerre du Viêt Nam ou la guerre civile entre les Khmers rouges et les Nord-Vietnamiens, le recours à la géopolitique est à nouveau légitimé. En 1979, le terme réapparaît dans les médias en France au sujet de ce conflit territorial opposant deux États communistes, le Vietnam et le Cambodge. Les difficultés pour comprendre ce conflit entre communistes nécessitent alors un recours à la géopolitique et au temps long.

Dans les années 1990, la chute de l'URSS n'entraîne pas la disparition des préoccupations géopolitiques américaines, mais ouvre la voie aux théories conservatrices et néo-culturalistes du « nouvel ordre mondial », oscillant entre homogénéisation des conflits par l'hyperpuissance américaine et crainte de « l'anarchie à venir » et du *Choc des civilisations**. La géostratégie américaine au tournant du XXI^e siècle a deux objectifs majeurs : prolonger le moment unipolaire en entretenant un équilibre eurasiatique et en contenant la montée de tout concurrent potentiel ; prévenir et éradiquer les nouvelles menaces terroristes. La pensée géopolitique suit ainsi les évolutions de la puissance mondiale depuis la conquête du monde par les puissances européennes à la constitution d'États-Empires comme les États-Unis. Tout au long du XX^e siècle, elle a répondu aux besoins de comprendre les évolutions des relations internationales.

Les critiques de la géopolitique sont nombreuses, hormis celles, traditionnelles, concernant la récupération nazie de la géopolitique classique. Les géopoliticiens actuels, en premier lieu, reprochent à la géopolitique classique l'approche darwiniste de l'évolution des États. Cette conception organiciste de la géopolitique admet que ces États entrent en concurrence, grandissent et déclinent. La géopolitique est alors vue comme un instrument entre les mains des politiques et stratégies pour conduire les États à leur expansion territorial maximum, puis maintenir leur puissance. Elle est un savoir opératoire plus qu'un savoir scientifique. Cette critique est très présente chez Philippe Moreau Defarges dans son *Introduction à la géopolitique*. Pour les distinguer des géopolitologues qui comprennent et discernent, Emmanuel Fabre propose le terme de « géopoliticiens » pour désigner ces hommes qui sont aussi acteurs de la géopolitique (« De la géopolitique. Le point de vue des dictionnaires de géopolitique »). Ensuite, la prise en compte de la seule échelle étatique empêche la prise en compte des autres phénomènes qui affectent

les territoires à d'autres échelles. Cette dimension uniscalaire ne permet pas d'appréhender les questions complexes nouvelles posées par la mondialisation*, comme les tensions centrifuges (revendications régionalistes*). Enfin, aujourd'hui, le terme semble galvaudé. Le succès du mot a desservi la notion, utilisée comme synonyme de politique, géographique ou stratégique. Yves Lacoste rappelle ainsi que ce terme doit être utilisé uniquement pour désigner l'analyse d'une rivalité, d'un conflit ou d'un litige sur un territoire, petit ou grand, entre des pouvoirs qui peuvent être très différents (des États aux bandes ou tribus). Ces rapports de force entre acteurs sont étudiés dans la géopolitique actuelle à toutes les échelles, du local au global.

Si de nombreux géographes ou historiens pratiquent la discipline en prenant en compte les dimensions et les multiples caractéristiques géographiques de chacun des territoires qui sont enjeux de conflits, la géopolitique n'est pas synonyme de « géographie politique ». La géographie du fait politique se distingue de l'étude des rapports de force entre acteurs. Stéphane Rosière définit ainsi les deux disciplines : alors que la géographie politique est « la description et l'étude du cadre politique » (constitué de territoires, réseaux, pôles et lieux symboliques), la géopolitique est vue comme « l'étude de l'espace considéré comme un enjeu » (pour lequel les rapports de force entre acteurs s'exercent).

La géopolitique contemporaine présente au terme de ces évolutions des caractéristiques différentes. Elle est d'abord une science pratique. Pour Aymeric Chauprade et François Thual, « La géopolitique est d'abord une pratique, celle de la réalité des peuples et des États ». Elle doit tendre vers une recherche de l'objectivité grâce à une méthode solide et scientifique. Pour Yves Lacoste, « la méthode est de classer par ordre de grandeur les multiples ensembles de toute taille qu'il faut prendre en compte et de représenter ces différents ordres (du local au planétaire) comme une série de plans superposés » (*La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, 1976). Philippe Moreau Defarges parle d'une « triple complexification de la géopolitique : centrée sur les “grands”, elle descend vers les “petits” (microgéopolitique) ; axée sur les masses, elle s'intéresse aux réseaux ; n'appréhendant traditionnellement que ce qui est immobile (les peuples identifiés à un territoire), elle cherche à saisir ce qui bouge : les flux, les migrations. L'appareil photo se fait caméra. ». La géopolitique se définit ainsi comme l'étude multiscalaire des conflits entre acteurs. Les échelles d'analyse se multiplient comme les acteurs et les objets de la géopolitique qui ne sont plus réduits aux États et à leurs rapports. La géopolitique est étendue aujourd'hui aux nouvelles formes de territoires comme le cyberspace, où acteurs étatiques et économiques

déploient leur influence et s'affrontent. Enfin, l'analyse géopolitique reste ancrée dans la longue durée braudélienne. L'analyse des situations géopolitiques requiert d'avoir usage à la diachronie (évolutions à travers le temps).

Aujourd'hui, la fin du monde bipolaire et la mondialisation actuelle ont complexifié et multiplié les enjeux et tensions géopolitiques. Les universités et centres de recherche multiplient en conséquence les sections géopolitiques pour répondre au besoin croissant d'analyse géopolitique pour comprendre le monde.

Références

- Aymeric Chauprade, *Géopolitique. Constantes et changements dans l'histoire*, Ellipses, 2001.
- Emmanuel Fabre, « De la géopolitique. Le point de vue des dictionnaires de géopolitique », *Cybergeo : European Journal of Geography*, mis en ligne le 10 février 2004.
- Yves Lacoste (dir.), *Dictionnaire de géopolitique*, Flammarion, 1993.
- Pascal Lorot, *Histoire de la géopolitique*, Economica, 1995.
- Philippe Moreau-Defarges, *Introduction à la géopolitique*, Seuil, 1994.
- Claude Raffestin, *Géopolitique et histoire*, Payot, 1995.
- Stéphane Rosière, *Géographie politique et géopolitique*, Ellipses, 2003.
- François Thual, *Méthodes de la géopolitique*, Ellipses, 1996.

➤ Voir entrées

Géostratégie, *Geopolitik*, *Geopolitics*, École française, Puissance maritime, Puissance continentale, *Rimland*, Espace, Endiguement, *Choc des civilisations*, Mondialisation, État, Empire.

2

Géostratégie

« *La guerre est un art simple et tout d'exécution* » selon la formule de Napoléon I^{er}.

Encore inconnue du public jusque dans les années 1980, la géostratégie est aujourd'hui médiatisée à l'image de sa grande sœur, la géopolitique*. La paternité des concepts de géostratégie, comme de la géotactique, est attribuée au général piémontais Giacomo Durando au début du XIX^e siècle (Voir *Stratégique* n° 58, 1995-2). Les stratégies élaborent alors en fonction du terrain une géostratégie comprise comme une stratégie des États. Terme flou, la géostratégie est ainsi souvent confondue avec la géographie militaire, la géotactique ou la géographie militaire.

Dès l'Antiquité, les stratèges grecs ou romains font de la géostratégie pour préparer le renseignement, la défense et conduire la guerre. La géographie militaire a ensuite été plusieurs fois renouvelée avec les innovations cartographiques : de la boussole aux systèmes de projection géographique, à l'image aérienne et satellitaire. Le GPS a augmenté la réactivité des cartographes militaires et permis les frappes « chirurgicales* ». Cette cartographie s'est étendue aux espaces sous-marins, aériens et spatiaux alors que les intérêts guerriers pris en compte évoluent. D'abord concentrés sur une connaissance fine de lieux jugés stratégiques (villes, routes, ports, ponts, cols, détroits...), aujourd'hui, de nouveaux facteurs sociaux, économiques et des ressources naturelles (eau*, énergies*, ressources minières...) prennent une importance croissante avec les nouveaux conflits*, nouvelles menaces et nouveaux risques* (crises environnementales...).

Comment distinguer la géostratégie de la géographie militaire ? Le terme de géostratégie dérive de « stratégie ». Si la géographie militaire est comprise comme une technique d'analyse qui permet aux stratèges de préparer la conduite de la guerre en s'appuyant sur la connaissance géographique, la géostratégie étudie de manière plus globale les implications politiques et militaires des situations géographiques (ressources, frontières*, espaces maritimes*). La géostratégie contemporaine dans la mondialisation actuelle devient une stratégie de la complexité. La géostratégie, parfois présentée aussi comme une stratégie « unifiée » (terre, mer, air), est pensée à l'échelle mondiale. « On pourrait dire, en simplifiant, que la géographie militaire raisonnait d'abord en termes de terrain et de fronts, alors que la géostratégie raisonne en termes d'espace et de réseaux, les fameux C4I américains (*Command, Control, Communication, Computer and Intelligence*) ; que la géographie militaire était descriptive et statique, alors que la géostratégie

se veut prescriptive et dynamique. La géostratégie, finalement, est sœur de la stratégie nucléaire. Elle essaie de rendre compte de la mutation de la stratégie de l'action, tandis que la stratégie nucléaire analyse l'apparition de la stratégie de dissuasion. » Le terme géostratégie est compris comme une analyse des rapports de force sur les « grands espaces », elle se confond avec la stratégie des États dont le but est d'« évaluer les capacités globales d'un État ou d'une zone » (Hervé Couteau-Bégarie).

Comment distinguer géostratégie et géotactique ? L'approche tactique se concentre à l'échelle locale. Elle vise à déterminer l'action des armées sur un « théâtre d'opérations ». L'approche stratégique repose sur la géographie à une échelle plus petite (région, État, continent, monde) et permet de coordonner l'action sur les différents théâtres d'opération. La stratégie permet ainsi d'appréhender l'effet produit par les opérations d'un théâtre sur les autres, quand la tactique se résume à l'application locale de cette stratégie.

Comment distinguer géostratégie et géopolitique ? Ce débat, loin d'être clos, est révélateur des interrogations nombreuses sur le sens de la géostratégie. Pour Stéphane Rosière, comme Martin Motte, une des causes de la confusion entre géostratégie et géopolitique est la réputation sulfureuse de la seconde avec la récupération de la géopolitique classique par le régime nazi. La géopolitique étant proscrire après 1945, la géostratégie est mise en avant systématiquement par les Américains. Stéphane Rosière, comme d'autres, constatant le flou des définitions et leurs proximités propose de fixer le champ de chacune des disciplines de manière claire. La géopolitique, c'est « l'espace en tant qu'enjeu » – le territoire est l'enjeu des rivalités étudiées. Alors que la géostratégie est comprise comme « l'espace en tant que théâtre », lieu d'affrontement des forces armées, elle se concentre sur les aspects militaires et leurs conséquences sur l'enjeu des ressources naturelles. La géostratégie est ainsi plus concrète que la géopolitique. La géopolitique est d'abord civile, politique, objet de débats, tandis que la seconde est militaire et ne peut être l'objet de débats, les acteurs qui en font l'usage sont militaires.

La continuité entre la géopolitique et la géostratégie reste cependant affirmée. Un problème géopolitique devient géostratégique s'il y a conflit, tandis que le niveau stratégique n'annule jamais la dimension politique fondamentale. La géostratégie est ainsi souvent considérée comme un développement spécifique de la géopolitique. Selon Hervé Couteau-Bégarie, la géostratégie ne se suffit pas à elle-même et n'est définie que par référence à sa « sœur ainée », la géopolitique. Le contre-amiral Pierre Célérier dans *Géopolitique et géostratégie* (1955) affirme également que « la géostratégie, sœur cadette de la géopolitique, forme avec elle un diptyque homogène qui offre ainsi au politique et au militaire une même méthode d'approche de problèmes nécessaires connexes dans le monde actuel ».